

*Andrée Chedid*  
L'enfant multiple

r o m a n

Flammarion

# L'enfant multiple

Andrée  
Chedid

« En attendant, votre manège tourne dans ma tête : je le chéris et le décore de tous les fruits de mon jardin. »

Fils d'un musulman d'Égypte et d'une chrétienne libanaise, petit-fils d'un troubadour, Omar-Jo est un enfant heureux. Mais il habite Beyrouth où, en 1987, les hommes se font la guerre.

Un beau dimanche ensoleillé, devant la porte de sa maison... L'explosion. Assourdissante, meurtrière, elle lui arrache plus que la vie. Ses parents. Son bras.

Pourtant, l'enfant qui quitte le Liban revendique l'espoir et l'imaginaire. À Paris, il rencontre Maxime, le forain au manège usé par le temps et la mélancolie de son propriétaire. L'enfant rendra alors toute leur magie aux chevaux de bois, comme il insufflera à Maxime la force nécessaire au rêve et au bonheur, à la jeunesse et à l'amour.

*Andrée Chedid (1920-2011), née au Caire en 1920, elle vint s'installer à Paris en 1946. Elle est l'auteur de nombreux recueils de poèmes, de pièces de théâtre et de romans, parmi lesquels Le Sixième jour, L'Artiste et L'Autre.*

Flammarion

Andrée Chedid

# L'enfant multiple

*Roman*

Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

*À Charlot,  
du rire aux larmes  
des larmes au rire.*

*Pour Lorette Kher,  
au soleil de la vie.*



*Enfant de nos guerres  
Enfant multiple  
Enfant à l'œil lucide  
Qui porte le fardeau  
D'un corps toujours trop neuf*

*Ainsi tourne le monde :  
Manège, que domine le  
temps et que module l'his-  
toire. Pourtant, des rênes fra-  
giles — celles de la liberté —  
demeurent entre nos mains ;  
guidant hors des pistes nos  
provisaires montures vers  
notre propre destin.*





Un matin d'août, se rendre à son travail en traversant Paris à pied. Découvrir la ville à la sortie de sa nuit ; observer son développement graduel hors du bain révélateur. S'en imbiber les yeux. Bénir le sort de faire partie de cette cité. La surprendre, parcourue par de rares passants, dans sa captivante nudité. Se tenir, parfois, au bord d'un trottoir : compter jusqu'à vingt, jusqu'à trente, quarante... sans qu'une voiture s'annonce sur la chaussée. Naviguer le long de ses avenues, serpenter au fil de ses ruelles, contourner ses places ; côtoyer la Seine qui se cuivre, les arbres qui s'enluminent. Goûter à ce silence rythmé par tant de souffles. Ressentir ce face à face, chargé de tant de vies. Chanter en dedans. Savourer.

Tout cela n'arrivait plus à Maxime !

En se dirigeant vers son Manège, le forain arborait, depuis quelque temps, un air morne. Une moue renfrognée, désabusée, qui coïncidait mal avec sa face ronde, ses petits yeux rieurs sous des sourcils en broussaille, sa moustache en touffe, sa joviale calvitie. Il accentuait celle-ci en rasant de près le haut du crâne ; conservant une couronne de cheveux, brunâtres et peu fournis, par-dessus les tempes et la nuque.

Sa quarantaine bien entamée lui donnait, selon l'humeur, un flamboiement d'adolescence ou une apparence sourcilleuse, réfléchie. Son visage, naturellement débon-

naire, se crispait de plus en plus souvent, envahi par des vaguelettes de colère ou par la crainte de se laisser berner.

Ayant pris de l'embonpoint, cela se remarquait à cause de sa taille à peine moyenne, Maxime Lineau avait décidé de se rendre chaque matin jusqu'au lieu de son travail en marchant d'un pas vif. De toute la famille, seul l'oncle Léonard avait de la stature, il mesurait un mètre quatre-vingt-cinq; il était musclé, chevelu. Son neveu avait toujours envié son air d'athlète, admiré son tempérament vigoureux.

En route, il arrivait à Maxime de croiser quelques « joggers ». Les plus vieux lui faisaient pitié avec leur souffle haletant, leurs jambes de volaille. S'ils levaient la tête pour le saluer, ils exhibaient un sourire forcé qui ressemblait à un rictus. Il n'éprouvait qu'agacement face à ces pratiques étrangères si allégrement adoptées! Lui s'en tenait aux habitudes de son enfance, le sport se limitant à des jeux de ballon dans la cour de l'école de sa commune.

Sauf pour quelques déplacements vers les pays avoisinants, le forain n'avait jamais voyagé.

La chance qui lui avait souri au début de l'installation de son Manège s'était brusquement retirée. La Bourse était en chute, les spéculateurs prévoyaient le pire. Ignorant les dédales des opérations financières, Maxime ne possédait ni actions, ni obligations; mais le marasme se répandait sur tout, même sur son petit commerce. Un commerce auquel il se consacrait depuis près de cinq ans, et qu'il qualifiait d'« artistique » en souvenir de son oncle Léonard. Lui seul, l'aurait compris!

Dès qu'il leur avait annoncé son intention de quitter son poste dans l'administration pour acquérir un Manège, sa famille avait poussé les hauts cris. Quitter un emploi de tout repos pour se lancer dans une aventure aussi peu reluisante relevait, à leur avis, de la pure démence.

— C'est un saltimbanque que tu veux devenir? Un saltimbanque!

Mis à part cet oncle Léonard, il n'y avait jamais eu d'excentriques chez les siens. Tous avaient constamment maintenu « l'extravagant bonhomme » à distance, ne le conviant qu'aux noces et aux baptêmes. Durant ces fêtes, on l'encourageait à divertir l'assemblée, on l'applaudissait. Ses mimiques, son visage glabre et gai, ses lobes d'oreilles flasques derrière lesquels flottaient des cheveux souples et mi-longs fascinaient le petit Maxime.

Dénué de rancune, Léonard s'en donnait à cœur joie. Il faisait grimper son neveu sur ses épaules, et caracolait autour de la table des banquets en hennissant, en lançant de bons mots à chaque invité.

De si haut, les visages fondaient dans un rire éternel ; ni gronderies ni menaces ne montaient à l'assaut de l'enfant perché. Celui-ci se sentait libre, hors d'atteinte. Radieux.

Tirailé entre les élans répétés vers son oncle et un tempérament plus terre à terre, plus conformiste, qui le rapprochait des membres de sa tribu ; fluctuant d'un comportement à l'autre, Maxime eut sans cesse du mal à se situer.

Puis, soudain, un fossé se creusa entre lui et ses proches. Le mot : « saltimbanque » étincela, flamboya sous sa peau. Maxime se lança dans son projet, comme il l'avait fait jadis courant à fond de train à la poursuite de son cerf-volant.

En maillot de bain, le torse nu, les pieds en feu, l'enfant file à travers champs. Sa longue corde s'élève, s'étire vers le ciel, jusqu'à l'insecte géant, l'oiseau multicolore qui fend l'air.

C'est l'aube ou bien le crépuscule, l'heure indécise et tranquille où les choses sont plus magiques, les adultes moins exigeants. Léger et souverain, fragile et vif, le cerf-volant — choisi, offert par Léonard — pivote, pirouette, hésite, taquine, quitte et reprend le vent... A la merci de l'intrépide jouet, le gamin s'immobilise, repart, accélère ; s'arrête de nouveau, bondit une fois encore.

Mais un soir, un ballet d'oiseaux de passage fonça sur le magnifique objet, fracassant son fragile mécanisme, déchi-

quetant ses papiers coloriés. L'un d'eux s'entortilla dans la corde. Ses pattes, ses ailes ne parvenaient plus à se dégager de la frêle carcasse.

L'hirondelle et le cerf-volant se blessèrent, s'entaillèrent mutuellement. Puis s'effondrèrent, emmêlés, aux pieds du gamin.

Secoué de sanglots et de gémissements, celui-ci s'agenouilla, s'efforçant de rassembler les débris épars.

Le lendemain, il enfouit l'oiseau de plumes avec l'oiseau de papier — on ne les distinguait plus l'un de l'autre — sous la même motte de terre.

L'idée de posséder un Manège dynamisa Maxime.

Se délivrer des murs jaunis, des humeurs de son chef de bureau, de sa table en bois de hêtre tachée d'encre qui l'enchaînait durant des heures; abandonner ces dossiers, ces colonnes de chiffres, ces noms indifférents, à force d'être anonymes, tout cela l'enchantait! Il quitterait même sans regret les ordinateurs qui avaient fait, depuis peu, leur apparition dans l'entreprise et qui l'avaient d'abord émerveillé.

Durant les fins de semaine, Maxime parcourait sa ville à pied pour choisir l'emplacement de son futur Manège.

A quelques pas de Notre-Dame, non loin du Châtelet, il découvrit l'endroit souhaité: place Saint-Jacques, au bas de la mystérieuse Tour, au coin du jardinet.

Il consulta, dépouilla lois et coutumes, se mit en quête d'un permis et d'une série d'autorisations. En dépit de difficultés, de démarches administratives, des demandes de crédits bancaires et des risques à courir, ce fut une période heureuse. Durant cette période-là Maxime fut tellement épris de la vie, qu'en retour celle-ci lui insuffla ardeur, énergie.

D'avance il imaginait la plate-forme tournante, surmontée de chevaux rutilants, de véhicules bariolés. A la pensée de ces flots d'enfants montant à l'assaut de son futur Manège, il exultait. Bien que tenacement célibataire, et persuadé qu'il n'aurait jamais d'enfants à lui, il se réjouis-

sait de leur procurer bientôt gaieté, plaisir et friandises en guise de récompense.

Maxime ne vivait pourtant pas en solitaire, et se débrouillait pour ne jamais manquer de compagne. Jugeant son physique peu attirant, il s'étonnait de séduire, d'enjôler si facilement les femmes les plus diverses, éprouvant une satisfaction continue de ses conquêtes hâtives, de ses aventures nombreuses et sans conséquences. Il se félicitait d'avoir toujours rencontré des partenaires — souvent mariées — qui considéraient l'amour avec insouciance et ne cherchaient guère les prolongements.

Avec Marie-Ange, une esthéticienne de la rue d'Aligre, les choses avaient failli tourner plus sérieusement. Ils se reprirent à temps, le mari devenant de plus en plus soupçonneux.

Avant l'installation du Manège, Maxime se passionna pour l'histoire de la Place et s'acheta un guide des monuments de la capitale.

Sur cet emplacement se dressait — au Moyen Age — l'une des plus importantes églises de Paris, point de départ du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle; et souvent, le passage des Croisés se lançant à la reconquête des Lieux Saints.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, Nicolas Flamel, l'« Alchimiste », fut le bienfaiteur de cet imposant édifice. La rumeur publique affirmait que l'homme correspondait avec d'autres alchimistes de par le monde; surtout des Arabes de Séville et des Juifs d'Orient, détenteurs du secret de la « pierre philosophale » qui transmue les métaux en or.

Ces liens mystérieux et privilégiés entre Occidentaux, Arabes et Juifs faisaient depuis des siècles de cette Place un tremplin entre différentes civilisations; une secrète zone d'entente dont Maxime, plus tard, devait se souvenir.

L'Église fut ensuite rebâtie par Louis XII, consolidée par François I<sup>er</sup>. Détruite, en 1797, par la Révolution, sa Tour fut rachetée par un démolisseur qui la loua à Dubois, l'armurier. Ce dernier, astucieusement, fit tomber du haut,

goutte à goutte à travers un crible, du plomb en fusion qu'il recueillait dans de larges baquets. L'affaire se révélant fructueuse profita à deux générations d'héritiers.

Maxime surveilla en détail la construction du Manège, choisissant chacun de ses éléments. Cherchant à le décorer « à l'ancienne », il scruta la qualité des bois, le tain des sept miroirs ovales, l'entrelacement des guirlandes, l'arondi de la coupole. Il décida du coloris — l'un sur tout le corps, l'autre aux crins et aux extrémités — des robes composées des douze chevaux. Le treizième serait blanc, avec une crinière, des brides et des sabots cuivrés. Il n'opta que pour un seul véhicule : un carrosse, digne de celui du Chat botté, avec deux banquettes en velours cramoisi. Il exigea une mécanique parfaite et de tout repos.

L'Etat lui loua une bonne surface, au sud-ouest de la petite Place. Le forain s'y installa, s'y implanta, comme si ce jardinet et sa Tour de cinquante-deux mètres faisaient dorénavant partie de son patrimoine.

Les premiers jours, il s'y promena en propriétaire. Admira la restauration des pierres ; s'arrêta au bas des statues, debout dans leurs niches : l'Aigle de Saint-Jean, le Bœuf de Saint-Luc, le Lion de Saint-Marc. Depuis 1891 — il venait de l'apprendre — le service météorologique utilisait cette Tour comme observatoire, qui ne pouvait être visitée sans autorisation spéciale. Le forain en éprouva une soudaine fierté, son domaine s'étant comme agrandi du côté des astres, il se trouvait associé à une part d'étoiles et de firmament !

Les deux premières années furent radieuses ; le forain se persuada que, de toute éternité, ce lieu, cette place, les avaient espérés, attendus, son Manège et lui.

Au départ, tout lui réussissait. Fillettes et garçonnets accouraient, l'argent rentrait en abondance, ses conquêtes féminines se multipliaient. Il suffisait qu'il jette son dévolu sur une accompagnatrice d'enfants, une étudiante de pas-

sage, une commerçante du quartier, pour aussitôt aboutir à un rendez-vous.

Sa famille continuait de l'ignorer, elle ne lui manquait guère. Trouvant son comportement stupide et suranné, il se délivra du même coup des contraintes dominicales, et de ces interminables repas à l'occasion des fêtes laïques, ou religieuses dont elles n'avaient que le nom.

A la troisième année, les difficultés apparurent. Le bien-être peu à peu se dissipa.

La crise mondiale se développait, sa dette se faisait plus lourde. Tracasseries et corvées se multiplièrent. Les femmes devenaient lointaines. La graduelle désaffection des enfants compléta l'affligeant tableau.

Les derniers six mois avaient été particulièrement ardu ; les soucis affluaient comme marée montante. Le découragement s'était saisi de Maxime, il négligea son entreprise, il ne se soucia plus de sa propre personne.

Les cycles du Manège le plaçant, avec une régularité de métronome, face à l'un des sept miroirs, ceux-ci lui renvoyaient impitoyablement son image. Il avait quarante-quatre ans, il en paraissait dix de plus. Sa silhouette était pesante, ses épaules se voûtaient, son pull noir et mité ne dissimulait plus son ventre rebondi et flasque ; ses joues étaient molles, ses yeux presque inexistantes, sa plaisante calvitie prenait un aspect cireux, lugubre.

Même les regards des femmes s'étaient transformés ; lorsqu'ils croisaient le sien, ils demeuraient éteints, indifférents. En revanche, Maxime récoltait la sollicitude et les sourires coopératifs des vieilles dames. Leurs clignements d'yeux, leurs mots de sympathie — semblant lui indiquer qu'elles le considéraient déjà comme quelqu'un de leur âge — le faisaient frémir.

De plus en plus tôt, le forain recouvrait son installation d'une bâche grisâtre avant de repartir, abattu, désenchanté, vers son logement du douzième.

Puis, sans se consulter : l'un dansant, l'autre jouant de son saxo, ils firent le tour du Manège et du jardinet désert.

La lune n'était pas au rendez-vous. Mais qu'importait !

Sugar et Omar-Jo jouaient et dansaient, pour toutes les obscurités du monde et pour toutes ses clartés. Pour tous les Maxime, les Joseph, les Omar ; pour toutes les Annette, les Cheranne. Pour tous les amis connus et inconnus qui peuplent la planète. Pour ceux que la vie favorise et pour ceux qu'elle malmène. Pour toutes les heures à venir, toujours et sans cesse à ranimer !

Omar-Jo et Sugar dansaient, jouaient, rythmaient, se balançaient en cadence, stationnaient, gambadaient...

Tandis que de rares noctambules pénétraient dans le square pour les écouter, les regarder, de fines gouttes de pluie s'étaient mises à tomber.

L'hiver était proche.

Tout courait vers le froid, vers la violence, vers la mort. Tout filait vers l'été, vers la paix, vers la vie.

Tournant, tournoyant sans fin, le Manège poursuivait sa ronde.



# *Librio*

107

Achévé d'imprimer en Italie par  Grafica Veneta  
en septembre 2014 pour le compte de E.J.L.  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
EAN 9782290340509

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : octobre 2009

*Diffusion France et étranger : Flammarion*